
Chapitre 7 | Chapter 7

Les conventions littéraires de l'écriture sociologique au Québec et au Canada anglais¹

*Raymond Morris
Collège Glendon, Université York*

On peut construire divers modèles pour comprendre la communication professionnelle en sociologie. Il y a, au niveau le plus haut, un modèle classique dont le squelette comprend un destinataire, un moyen de communication, un message et un destinataire. On peut, évidemment, compliquer ce modèle en introduisant d'autres actants, des concepts de feed-back et de bruit, des attentes sociales qui filtrent le message, un contexte précis et ainsi de suite.

Au niveau plus bas d'un contexte concret, comme des revues sociologiques au Québec et au Canada, il y a deux modèles plus étroits qui paraissent utiles comme points supplémentaires de départ. D'abord, il y a celui de Bruno Latour et de S. Woolgar, de Nigel Gilbert et de Michael Mulkay, et d'autres qui ont étudié les pratiques d'écriture dans les sciences naturelles. Ils ont examiné deux répertoires verbaux, l'un empiriste et l'autre contingent, chez les scientifiques. Bref, le répertoire empiriste est celui des articles dans les revues professionnelles, qui suivent des conventions littéraires assez rigides pour assurer l'objectivité souhaitée. Les auteurs de ces articles produisent un rapport impersonnel de leurs activités, écrit à la troisième personne, où le chercheur se présente comme une machine neutre qui a obéi à des procédures fixes et en a observé sans émotion les conséquences bien visibles. On envisage donc un actant et un test impartial mécanique. Le répertoire empiriste implique que tout scientifique compétent qui exécuterait la même série de gestes observerait les mêmes résultats indiscutables. Il est vite reconnu

que des conventions littéraires presque identiques gouvernent les articles sociologiques.

Dans les contextes de la controverse ou de la discussion informelle, ces auteurs reconnaissent la dominance d'un répertoire contingent qui est, à certains égards, son opposé. Si le discours empiriste est une célébration de la réussite de l'auteur grâce à sa fidélité aux règles de la science, le discours contingent est une moquerie de l'autre scientifique qui a raté à cause de son incompétence personnelle, de son obstination, de certains facteurs sociaux, etc. Ces deux discours ont pourtant un élément commun important: ils attribuent toute victoire à la science et toute défaite à l'intrusion de traits non-scientifiques. La divinité de la science reste ainsi immaculée quels que soient les talents de ses prêtres. Selon ce modèle, le débat entre scientifiques serait un mécanisme pour purger la science des éléments polluants qui y auraient pénétré malgré les filtres de l'évaluation professionnelle établis par les revues. Les articles qui auraient provoqué un débat seraient donc les plus faibles, les moins capables de soutenir les réclamations qu'auraient faites leurs auteurs. Ceux qui échapperaient à la critique seraient plus forts, parce que leurs réclamations seraient soit mieux appuyées, soit plus modestes.

Ensuite il y a le modèle esquissé par Roland Barthes dans «Le monde ou l'on catche» et élaboré par Orrin Klapp et par Algirdas Greimas et E. Landowski. Selon eux, ces conventions sont fondées dans une structure narrative très stricte, qui est fort semblable à celle d'un conte populaire tel «Pierre la fève».² Le scientifique est la personne qui, grâce à sa fidélité aux règles de son protecteur, le Dieu Science, réussit à apporter des bienfaits importants à l'humanité. Il devient héroïque, ayant su reconnaître un problème sérieux et l'ayant ensuite résolu selon la formule magique de la science de l'époque.

Le discours des catcheurs, des scientifiques et des autres personnages publics est donc une narration complexe dans laquelle chaque actant essaie d'accaparer un des trois rôles principaux: le héros, le bouffon, le coquin. Parmi les scientifiques le héros est celui qui s'est présenté sans contradiction dans le langage empiriste comme chercheur habile et fidèle. Le bouffon est celui dont la recherche a soulevé des critiques graves, et que d'autres ont présenté dans le langage contingent comme chercheur malhabile. Type plus rare dans le domaine de la

science, le coquin n'est pas l'ignorant qui ne sait pas encore, mais la personne qui refuse le raisonnement scientifique et qui persiste à promouvoir son point de vue malgré des données objectives qui le démentent. L'attribution de ces rôles sociaux change parfois. L'auteur d'un article se présente habituellement comme le héros qui montre que d'autres chercheurs ont été des bouffons qui ont négligé l'analyse que nous propose cet auteur, ou qui sont coupables de fautes auxquelles cet auteur va remédier. Si une critique de l'article apparaît, le critique essaie de nous démontrer, à l'encontre, que c'est l'auteur qui a été le bouffon. Les règles du débat donneront alors à l'auteur l'occasion d'y répondre, c'est-à-dire d'essayer de déloger le critique et de se rétablir comme héros. Une tendance semble néanmoins claire: plus le débat se prolonge, plus l'attribution de la sottise se remplace par l'attribution de la coquinerie personnelle et professionnelle.³

Ma propre recherche a examiné, en détail, un paragraphe à la fois, six débats tirés au hasard des revues canadiennes de sociologie de langue anglaise.⁴ Il y avait en somme trente-quatre débats dans ces volumes, soit 0,87 par volume par an. Chaque débat comprenait un article et une critique; dans quatre des six cas choisis l'auteur a publié une réponse. Le groupe de comparaison comprenant les trois débats publiés dans **Sociologie et sociétés** ou dans **Recherches sociographiques**. Chacun comprenait également un article et une critique; dans deux des trois cas, l'auteur y a publié ses réactions. Cette définition d'un débat exclut les «commentaires» qu'on trouvait assez régulièrement dans **Recherches sociographiques** des années soixante et qui constituent un genre différent.⁵

La fréquence des débats était bien différente selon la langue. Dans les revues de langue anglaise, 4% des articles ont provoqué une critique spontanée; seuls 0,33% des articles dans les revues de langue française l'ont fait. Cette différence était très significative.⁶ On note une différence similaire aux congrès de l'ACSALF et de la SCSA. Quand ces deux organismes se sont réunis à l'Université Laval il y a deux ans, par exemple, chacun avait tendance à conserver ses traditions. Dans 64% des séances organisées par un sociologue qui travaillait dans une université anglophone (N=55), il y a eu un critique, qui ayant lu les communications d'avance, les a évaluées en détail avant que l'auditoire n'ait eu l'occasion de poser des questions ou d'en souligner les points faibles.

Seuls 5% des séances (N=20) organisées par un collègue qui travaillait dans une université francophone comprenait une telle critique officielle.

Une comparaison de la structure narrative entre les six articles en anglais et les trois en français, qui ont plus tard subi une critique, a révélé une adhésion identique à trois des cinq conventions principales du répertoire empiriste que nous avons identifiées. Les scientifiques des deux langues ont utilisé un style de présentation didactique qui présuppose un autre qui sait tout et un lecteur ignorant. Ils se sont aussi fiés aux concepts déjà rendus plausibles chez leurs collègues et se sont également consacrés à l'obtention des résultats généralisables. Par contre, les auteurs francophones ont souligné un peu plus souvent l'héroïsme de la science.⁷ En même temps ils ont utilisé des pronoms personnels plus fréquemment, surtout en disant «nous» quand plusieurs auteurs avaient collaboré pour produire un rapport conjoint.

Les autres différences, selon la langue, sont divisées en trois catégories: la combativité, la collaboration pour réaliser des buts nationaux, et la promotion de la théorie. Premièrement, les articles en français se sont avérés beaucoup moins combatifs. Ils ont été moins aptes à légitimer leur recherche en la dérivant d'une crise intellectuelle⁸ ou morale.⁹ Ils ont consacré moins de paragraphes à la présentation,¹⁰ à l'exposé sommaire¹¹ et à l'évaluation¹² de la recherche précédente. Par conséquent ils ont été beaucoup moins critiques face à ses faiblesses théoriques et empiriques.¹³ Ils ont fait beaucoup moins d'effort pour intégrer leurs résultats au champ existant de la recherche.¹⁴ Ils ont été moins assidus en décrivant ce qui restait à accomplir dans ce domaine. À la fin, ils ont eu moins tendance à se féliciter d'avoir fait une contribution définitive. Chacune de ces différences suggère que les auteurs francophones s'orientent moins vers une culture scientifique où on valorise le débat critique entre collègues et y participe. Dans une telle culture l'auteur d'un article prévoit des réactions défavorables et défend son oeuvre et sa réputation d'avance contre elles. Il doit lutter même pour formuler des revendications scientifiques assez modestes. Cette culture agressivement intellectuelle oblige les auteurs anglophones à mieux préciser leur optique et les déficiences dont souffre la recherche précédente, pour s'entourer à la fin par des conclusions vraiment défensives. Ils adoptent donc une posture plus défensive envers le lecteur.

Deuxièmement, les auteurs qui ont écrit en français se sont orientés plus que leurs homologues vers une culture qui valorise la solution de problèmes sociaux. Ils ont offert plus souvent des données et des conclusions pertinentes à la politique sociale, en présupposant que la recherche a pour but d'ouvrir de nouveaux domaines à l'exploration scientifique. Ils ont adopté une grille plus détaillée de manchettes, de tableaux, de notes pour faciliter la discussion.¹⁵ Leur structure narrative a donc été plus simple: moins de luttes intenses contre l'ignorance ou la malice; moins d'obstacles et de choix difficiles pour le héros. La structure logique a également été plus simple, car chaque paragraphe tend à poser une seule question technique pour ensuite y répondre.¹⁶ Les critiques en français ont accepté, pour leur part, que la correction des erreurs techniques est valable comme exercice didactique, mais la présentation d'une interprétation alternative ne l'est pas. La transformation d'héros en bouffon, et la réglementation interne de la profession ont donc été moins proéminentes dans les articles en français.

Troisièmement, les auteurs en français ont été moins aptes à considérer d'autres cadres théoriques dans le but de faire un choix rationnel entre eux, ou à écrire explicitement au sein d'une tradition théorique particulière. Ayant conçu leurs responsabilités envers la politique sociale, ils ont moins souvent relié leurs données à la confirmation ou à la négation d'une théorie. Ils se sont généralement limités à l'examen des relations entre les variables principales, sans les situer dans un cadre explicite. Ils ont cherché plutôt un modèle de facteurs qui influaient sur la variable, selon que les grands débats de la discipline demeuraient implicites ou non. Ceci ne signifiait pas le fonctionnalisme aveugle d'une époque précédente, quand les modèles n'étaient guère conscients du marxisme ou de la phénoménologie. Il représentait plutôt un intérêt à choisir des problèmes dont l'importance pratique serait bien évidente.

Il est à rappeler que cette recherche intensive ne permet pas de tirer des conclusions générales, car elle dépend d'un échantillon limité et guère typique. Les auteurs étaient à 80% des hommes; les débats entre femmes peuvent avoir une rhétorique, une grammaire, une narration différente. De plus, une observation tout à fait superficielle ne suggère pas que les comptes rendus des livres récents soient plus tendres dans ces mêmes revues de langue française que dans celles de langue anglaise.

Néanmoins, il y a bien des indications que les débats en français sont restés fermement au sein du répertoire empiriste, sauf pour l'usage de la première personne du pluriel. Les débats plus animés en anglais ont été beaucoup plus susceptibles d'évoluer vers le répertoire contingent. Ce dernier comprend plusieurs structures autres que celles du roman de chevalerie où le héros scientifique triomphe grâce à son adhésion constante aux règles formulées par la science. On y observe aussi des structures et des combats moraux et rhétoriques et une méta-narration.

Ces structures restent implicites dans la plupart des articles. La structure morale n'y est pas évidente car l'auteur s'adresse aux lecteurs présumés ignorants et sceptiques mais prêts à apprendre, à condition que les données que présente l'auteur appuient bien ses conclusions. La structure morale devient visible quand cet auteur s' imagine face à un lecteur qui résiste de façon irrationnelle à des conclusions bien fondées.

La structure rhétorique est celle qui permet à l'auteur de mettre son oeuvre sous l'égide de la science, d'établir son autorité comme scientifique même chez ceux qui ne le connaissent pas et, en même temps, de miner la réputation de ses opposants. Enfin, la méta-narration est l'histoire du processus entier de production, de distribution et de consommation de l'article, de ses débuts comme germe intellectuel à son statut final dans la galaxie de la recherche scientifique, que ce soit comme planète majestueuse ou comme grain de poussière cosmique.

Deux interprétations de ces résultats peuvent néanmoins être proposées. D'abord, l'absence relative de débats publics parmi les sociologues francophones peut s'attribuer à la structure plus intime et homogène de la profession au Québec; les réseaux sont plus serrés et la controverse coule peut-être dans des canaux moins formels. Dans une structure relativement close, les débats publics auraient une signification et un impact plus sévères. Au Canada anglais, particulièrement durant les années 70, quand la plupart des débats avaient lieu, la structure plus ouverte a permis de croire que l'entrée victorieuse d'un individu dans une discussion publique mène à son avancement professionnel. On note à cet égard que, suite à la réouverture des universités de langue anglaise à de jeunes chercheurs au milieu des années 80, une nouvelle série de débats s'est amorcée en 1989.

L'autre interprétation est culturelle plutôt que structurelle. Le discours empiriste a toujours été moins enraciné dans l'écriture québécoi-

se, où une conception plus large de la science comprend les sciences humaines, des sciences telles que l'éducation et la théologie.¹⁷

Peut-être y a-t-il aussi une plus large tolérance au Québec parce que ses sociologues se conçoivent comme les défenseurs coopératifs d'une forteresse professionnelle dans le domaine de la politique sociale qu'ils ont toujours occupée. Leurs collègues anglophones, généralement absents de l'arène publique, se défendent dans des forteresses individuelles dans le domaine de la profession, qui est leur source principale de statut mais que beaucoup d'inconnus ont envahi durant l'expansion hyper-rapide de la fin des années soixante. Par conséquent, les débats en français ne se caractérisent guère par les éléments de discours contingent qui sont devenus de plus en plus importants quand un débat s'est développé entre anglophones qui ne se connaissent pas bien, pour enfin le transformer de désaccord entre gentlemen en bagarre entre cat-cheurs.¹⁸

Ai-je envie alors de devenir le nouveau héros qui démontre la bouffonnerie de toute ma discipline? Quel est mon but à moitié caché? Mes collègues reconnaissent bien sûr dans ce portrait peu flatteur les exigences du métier. Nos évaluateurs anonymes nous les rappellent constamment: il faut écrire comme un sociologue pour paraître comme exemplaire dans une revue sociologique. Il faut montrer l'originalité de la recherche en critiquant celle des autres. À tout cela je dis: pourquoi? Est-ce que seul le narrateur romantique est capable de véhiculer les résultats de notre réflexion? N'y a-t-il pas une place dans nos revues pour les rapports préliminaires? Pour des questions que l'on se pose encore, ou pour la première fois? Pourquoi associer une découverte à une poignée d'individus seulement, en supprimant les contributions des assistants et les sujets de la recherche? Les écoles ont fait un effort sérieux pour se débarrasser de traditions rigides et univoques d'écriture; pourquoi nos collègues ont-ils une résistance si entêtée à une telle libération?

NOTES

1. Cet article est apparu, originellement, dans *Society/Société* 15.1 (1991): 10-15.
2. Légaré 1980, 1982.
3. Le seul débat qui a continué pendant deux reprises (au lieu d'une) a vite évolué en échange d'insultes et de recriminations où les participants ont perdu de vue le sujet dont ils discutaient. On observait l'apparition de telles attaques personnelles monter de 13% à 82% des paragraphes.
4. *La Revue canadienne de Sociologie et Anthropologie*, et *Les Cahiers canadiens de Sociologie*.
5. Ces articles étaient généralement des survols d'un champ plutôt que des rapports de recherche. Les commentaires offraient souvent une perspective différente ou complémentaire sur ce domaine, plutôt qu'une évaluation critique. Il n'y avait que rarement une réponse formelle. Enfin, ces discussions étaient souvent des transcriptions de conférences données lors d'un congrès, donc préparées d'avance pour susciter de la controverse. Par contre, les débats ont eu lieu quand un article, écrit pour faire des réclamations définitives, a soulevé des objections assez sévères pour en miner la valeur.
6. $Z = 4,16$, $p < ,00001$. Si on exclut les numéros thématiques, qui ont été beaucoup plus nombreux dans les revues de langue française, ces proportions ont augmenté à 4,66 et à 1,02% $Z = 2,56$, $p < ,001$.
7. 85% des paragraphes dans les articles de langue anglaise, 97% dans ceux de langue française. $F(1,7) = 5,59$, $p = ,10$. Il faut noter que ces 4 revues font partie du mainstream et n'accordent que peu de place aux articles qui défient la divinité de la science ou à critiquer ses modèles d'écriture. De telles perspectives ne s'expriment que dans les revues marginales ou dans des livres.
8. 59% des paragraphes dans les articles de langue anglaise, 10% dans ceux de langue française. $F(1,7) > 12,25$, $p < ,01$.

9. 21% des paragraphes dans les articles de langue anglaise, 3% dans ceux de langue française. $F(1,7) > 12,25$, $p < ,01$.
10. 67% et 34% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) > 12,25$, $p < ,01$.
11. 6% et 1% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) = 8,55$, $p < ,05$.
12. 35% et 23% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) = 10,33$, $p < ,05$.
13. 13% et 7% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) = 7,14$, $p < ,05$.
14. 86% et 37% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) > 12,25$, $p < ,05$.
15. 49% et 74% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) = 8,25$, $p < ,05$.
16. 68% et 88% des paragraphes, respectivement. $F(1,7) = 12,17$, $p < ,05$.
17. Je suis bien reconnaissant a Mme Régine Pierre de ses observations perspicaces sur ce point.
18. Il ne s'ensuit pas, bien sûr, que les mêmes traits seraient centraux si on étudiait les comptes rendus, les coups d'oeil sur la recherche récente ou les échanges personnels entre chercheurs.